

## La perspective de subsistance

de Maria Mies

lundi 10 novembre 2008 par [anik](#)

"Je suis Maria Mies, professeur de sociologie à la retraite. J'ai commencé à travailler ici à la Fachhochschule, au département de pédagogie sociale en 1972. J'ai aussi été très active dans plusieurs mouvements sociaux : d'abord dans les mouvements de femmes, puis dans le mouvement écologiste, le mouvement pour la paix et récemment en 1997, j'ai participé au mouvement anti-mondialisation.

Je dois préciser d'emblée que nous ne parlons pas d'économie de subsistance (quand je dis "*nous*" je me réfère à mes deux amies, Claudia von Werlhof et Veronika Bennhold-Thomsen, avec qui j'ai développé cette approche au milieu des années 1970). Nous ne parlons pas d'économie de subsistance mais de **perspective de subsistance**. Ce n'est pas un modèle économique mais plutôt une nouvelle orientation, une nouvelle façon de voir l'économie. C'est tout à fait différent parce que cela ne s'applique pas uniquement à l'économie, mais aussi à la société, à la culture, à l'histoire et à beaucoup d'autres domaines. Beaucoup de gens nous demandent ce que nous entendons par "*subsistance*". La subsistance est l'opposé de la production de marchandises. La production de marchandises est le but de la production capitaliste. En d'autres termes, la production de toute chose doit être transformée en marchandise. Il est possible d'observer ce phénomène aujourd'hui, spécialement dans la course à la mondialisation. La production de subsistance obéit à un but entièrement différent, à savoir la satisfaction directe des besoins humains. Pour nous, il est tout à fait essentiel qu'il s'agisse d'une production et d'une reproduction directes de la vie. C'est pour cela que nous parlons de « **production de vie** » plutôt que de production de marchandises.

### - Les relations coloniales : du rapport homme-femme au rapport entre paysans et industrie.

Nous avons découvert cette perspective au moment où nous commençons à nous intéresser, au sein du mouvement des femmes, aux tâches domestiques. Il y avait alors des discussions à travers le monde, auxquelles les féministes prenaient part, autour de ces questions : que signifie le travail domestique pour le capitalisme ? Pourquoi n'est-il pas considéré comme du travail ? Pourquoi est-ce qu'il n'est pas payé ? Nous sommes arrivés à la conclusion que ce travail ne pouvait être rémunéré au sein du capitalisme sans que le processus d'accumulation s'effondre. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aurait plus de capitalisme, comme certains le pensaient, mais que le travail domestique serait bien trop cher s'il devait être payé : le soin aux enfants, leur éducation, la reproduction de l'homme - comme on disait à l'époque -, le soin aux personnes âgées et aux infirmes. Si ce travail devait être payé comme les autres, il serait impossible de l'acheter. Cela changerait le modèle de fonctionnement du capitalisme. Nous sommes donc arrivés au concept - qui ne nous appartient pas car la subsistance est un concept ancien - que "*la production de la vie*" est un pré-requis du travail payé ; sans le travail de subsistance, il n'y a pas de travail rémunéré, mais sans le travail rémunéré, il y a toujours le travail de subsistance. C'est un pré-requis non seulement pour toute forme de vie, mais pour tout type de travail ; l'alimentation, le logement et tout ce qui concerne immédiatement la vie en fait partie. Ce travail a une grande valeur, mais il n'est jamais rémunéré. C'est à ce moment que nous avons établi un lien avec d'autres formes de travaux non rémunérés. En effet, le travail domestique n'est pas le seul type de travail à être exploité de cette manière, à un coût presque nul pour le capitalisme. La situation est similaire pour les petits paysans qui, un peu partout dans le monde, travaillent pour leur propre subsistance. Ils vendent sur le marché mais les fermiers ne sont pas des salariés. Il est intéressant de remarquer que ces paysans sont absents, de la même manière que les femmes, du produit intérieur brut, ils ne comptent pas. Si bien qu'une femme de Nouvelle Zélande, Marilyn Waring a écrit un livre très intéressant : Si les femmes comptaient : que se passerait-il ? Nous avons découvert que les petits paysans avaient quelque chose à voir avec le travail domestique, et que les deux avaient à voir avec le travail dans les colonies. Le concept a émergé alors que nous séjournions toutes les trois dans le Tiers-Monde. J'étais en Inde pendant plusieurs

années, et mes deux amies étaient en Amérique Latine, quand nous avons réalisé que, si des pays entiers n'avaient pas été exploités comme colonies pendant de longues périodes, il n'y aurait pas eu de capitalisme. Et s'ils étaient traités équitablement aujourd'hui, si tout ce travail dans les « colonies » - je les appelle encore comme cela - était rémunéré correctement, il n'y aurait pas grand chose à accumuler. C'est pour cela que nous appelons ces trois choses des relations coloniales. **La relation homme-femme est coloniale, la relation entre les petits paysans et l'industrie sont coloniales** et naturellement les relations entre les métropoles et les colonies le sont aussi.

#### **- La fin des sociétés de subsistance**

J'aimerais insister sur le fait que la perspective de subsistance, les sociétés et les économies de subsistances n'ont pas disparues d'elles-mêmes. Leur disparition était le fait de politiques tout à fait intentionnelles. Les sociétés de subsistance existaient un peu partout avant la deuxième guerre mondiale, à la fois dans les campagnes et dans les villes. Ici en Allemagne les petits paysans nourrissaient la majeure partie de la population. Mais j'ai aussi découvert, à ma surprise, qu'il y avait de larges pans d'activités de subsistance dans les villes, même aux Etats-Unis. Une féministe américaine a découvert que jusque dans les années 1960, des activités de subsistance continuaient d'exister dans les banlieues de grandes villes industrielles. Il y avait les relations de voisinage, l'aide mutuelle. Ce principe d'assistance mutuelle, de réciprocité, était en place. Fruits et légumes étaient préservés ; soit on disposait d'un petit jardin quelque part, soit on les achetait à bon marché et on les conservait. Il s'agissait en grande partie d'activités domestiques, de même pour la couture, les petites réparations, avec l'aide d'un voisin ou d'un ami. La classe ouvrière n'aurait probablement pas pu survivre dans ces villes sans la présence continue de ces formes de réciprocité. Alors le gouvernement américain a mis en place un nouveau modèle économique avec l'émergence du fordisme. Les salaires ont été augmentés. Si vous compariez ce que vous pouviez acheter avec ces salaires et ce que vous pouviez faire vous-même, il y avait une énorme différence. C'est ainsi que les gens ont arrêté de fabriquer ces choses.

#### **- De la fin de l'agriculture paysanne au retour des activités de subsistance.**

**A la suite de certaines réformes**, les fermes se sont progressivement endettées et ne pouvaient plus être maintenues. Les gens disaient alors qu'on ne pouvait plus vivre de la ferme. Les mêmes politiques ont toujours cours aujourd'hui. Cela a conduit à ce que toute l'agriculture passe à la monoculture, la production de masse, l'usage de fertilisants chimiques et de pesticides, le transport par de grosses machines, comme le voulait l'industrie. Tout cela était fondé sur le pétrole. Il y eu des subventions pour surproduire et cette surproduction était déversée sur le Tiers-Monde, comme nous le savons tous. Cette opportunité existait en partie pour le Tiers-Monde. Les mêmes politiques agricoles ont été mises en place ici, par exemple avec la Révolution Verte, et les petits paysans perdirent leurs terres ou durent les vendre parce qu'ils ne pouvaient plus être compétitifs face aux grosses exploitations, ou bien parce qu'ils ne pouvaient plus payer leurs dettes. Mais quand ils sont partis en ville, ils ont finis dans les bidonvilles. Et là ils ont pratiqué à nouveau des activités de subsistance. C'était d'ailleurs le point de départ de notre intérêt pour l'idée de subsistance. Lors de cette conférence à Bielefeld, sur les activités de subsistance dans le Tiers-Monde, beaucoup ont observé les activités des personnes dans les bidonvilles en Afrique, et dans d'autres pays. Les personnes devaient survivre d'une façon ou d'une autre, mais ils n'avaient plus de terres. Elles faisaient ce qu'elles pouvaient, des petits boulots, du vol aussi ; ou encore elles étaient domestiques quelque part. Personne n'y faisait attention. Il n'y avait aucun filet social pour les attraper, et il n'y en a toujours pas aujourd'hui. Cela signifie que la production de subsistance était nécessaire dans les zones rurales pour opposer une résistance contre ces politiques, et que dans les villes cela s'est transformé en politique de survie.

## - La perspective de subsistance comme sortie du consumérisme

Maintenant vous allez me dire, et de façon tout à fait justifiée : comme est-ce qu'une vie, qui est souvent misérable, peut donner la perspective d'une société meilleure ? A première vue, cela semble un peu absurde. Mais si vous regardez de plus près la manière dont les personnes survivent et tout ce qu'elles font, vous découvrirez que les vieux principes dont j'ai parlé précédemment sont réactivés : l'assistance mutuelle ainsi que le désir de faire tout ce qu'il est possible de faire par soi-même à nouveau. Il y a une perspective nouvelle et positive, parce qu'à travers ces activités - même si elles existent à un niveau d'intensité très faible - les personnes redécouvrent leur souveraineté, leur propre autorité (authority) dans la "*production de leur existence*", comme nous l'appelons. Il n'y a pas de point faible, c'est quelque chose de très positif à découvrir ; **être entièrement capable de produire collectivement et d'organiser nos existences avec les autres**. Bien sûr vous avez besoin d'argent. Je ne veux pas du tout nier cela, mais travailler pour l'argent exclusivement n'est pas la meilleure chose - ce n'est qu'un aspect. L'autre aspect est que la production de subsistance, ou l'orientation vers la subsistance, satisfait des besoins d'une manière bien plus complète que l'achat d'un produit ne le fera jamais. Les choses achetées ne contiennent rien. C'est du travail mort qui y est matérialisé. Elles sont utilisées puis disparaissent, alors vous avez besoin d'acheter de nouvelles choses et les gens ne sont jamais satisfaits. C'est un point important. Cela commence avec tous les appareils et toutes les réussites techniques : d'abord vous avez une télévision noir et blanc, mais ce n'est pas assez, alors vous avez une télévision couleur, ensuite vous avez besoin d'un ordinateur, puis d'un téléphone portable, et maintenant les enfants ont un téléphone portable, et ainsi de suite. Mais est-ce que nous pouvons dire que nous avons une société heureuse et satisfaite ? J'ai entendu parler d'un mouvement aux Etats-Unis qui cherche la "vie bonne" (good life). C'est un vieux concept économique, qu'Aristote définit comme étant le but de l'économie. Le but de l'économie est la "vie bonne". Les gens aux Etats-Unis disent "nous travaillons, nous travaillons et "la vie bonne" n'arrive jamais". Qu'est-ce que la "vie bonne" ? C'est la raison pour laquelle nous disons que c'est le but de la subsistance. La subsistance n'est pas la restriction et la misère, comme on nous le fait croire constamment. Quand elle est comprise correctement, et pas comme une subsistance individuelle - ce qui n'est pas possible - alors vous êtes toujours amenés à être ensemble pour faire quelque chose, pas seulement pour survivre, mais pour vivre bien. Créer la "vie bonne" est possible. Vous l'expérimentez quand vous êtes votre propre maître, avec les autres, quand vous êtes souverain. C'est une satisfaction entièrement différente que celle où vous avez vos huit heures derrière vous qui vous permettent peut-être de gagner un peu d'argent. La "vie bonne" est censée arriver à 65 ans, mais même là elle n'arrive pas. L'aliénation du travail rémunéré ne peut même pas être neutralisée par de grosses sommes d'argent. Mais avec la perspective de subsistance, c'est tout à fait possible de mener une "vie bonne". Je peux le prouver à partir de quelques exemples.

## - La perspective de subsistance : exemples

Des amis à moi au Bangladesh ont commencé à se défendre contre les dégâts provoqués par une multinationale via l'agriculture industrielle. Elles ont découvert que le sol était détruit, que l'eau était pleine d'arsenic et que les rendements s'effondraient. La promesse de la Révolution Verte consistait en des monocultures produisant en grandes quantités. Elles ont découvert que ce n'était pas vrai. Elles ont découvert qu'avant ce n'était pas le cas du tout. Et elles ont fondé un nouveau mouvement paysan nommé Nayakrishi Andalon. Les femmes ont réalisé que depuis la Révolution Verte, les hommes avaient commencé à les battre. Elles n'avaient pas connu de telles violences avant, lorsqu'elles étaient les gardiennes des semences. Les semences étaient sous leur contrôle, elles les stockaient et informaient les paysans du moment où il fallait semer. Elles se sont donc mises ensemble et ont décidé qu'elles voulaient changer les choses. L'initiative était entièrement portée par les femmes afin de retrouver une vie accomplie et heureuse. C'était leur premier objectif explicite. Nous voulons une vie heureuse ! Si vous posez la question aux paysans de ce mouvement, tous vous répondront qu'ils veulent une vie heureuse. Demandez à un agriculteur ici en Allemagne si son

travail le rend heureux... La première chose que les femmes ont dit, c'est qu'il n'y aurait aucune multinationale autorisée. Elles ont déclaré les villages comme des villages non-toxiques. Aucune multinationale ne débarquera avec ses poisons. J'ai oublié de dire que beaucoup de femmes, parce qu'elles étaient si malheureuses, se sont suicidées en buvant des pesticides qui se trouvaient un peu partout et qui les empoisonnait. Aujourd'hui les mêmes principes sont à nouveau appliqués, les vieux principes, mais aussi de nouveaux qui permettent à l'agriculture d'être fructueuse et productive sans utiliser tous les intrants provenant des pays industrialisés. Il y a beaucoup de choses qu'ils ont découvert, comme la diversité. Ils ne pratiquent plus la monoculture, utilisent leur propre compost, ils s'entraident et n'achètent plus de semences. Dans presque tous les villages, il y a des graineteries qui sont à nouveau sous le contrôle des femmes qui les stockent et les préservent. Elles ont à nouveau une souveraineté ; elles ont ce que le Via Campesina, une organisation mondiale d'opposants paysans, appellent une souveraineté alimentaire. Je pense que toute subsistance commence avec la souveraineté alimentaire. Ceci est un exemple et c'est un énorme mouvement qui a lieu au Bangladesh. Il y a aussi beaucoup d'exemple ici dans notre pays, qui ne sont pas si bien connus. Il y a beaucoup de communes, certaines sont plus connues, comme Niederkaufungen ou Longo Mai, qui ont déjà travaillé depuis longtemps, en tant que communes, par des pratiques de subsistance. Mais ce qui m'a le plus impressionnée, ce sont les jardins communaux internationaux qui ont existé en Allemagne il y a déjà un moment. Ils ont été fondés par des femmes réfugiées à Göttingen. Les premiers ont été implantés à Göttingen quand les femmes disaient qu'elles n'étaient pas heureuses et qu'elles ne voulaient pas vivre tout le temps de la charité. Un travailleur social leur demanda ce qu'il leur manquait, qu'est-ce qu'elles voulaient de plus ? Elles disaient que ce qu'il leur manquait le plus c'était leurs jardins. Elles ont alors obtenus des terres par l'Eglise Evangélique et ont commencé à jardiner ensemble. Pas dans des parcelles attribuées, mais des jardins communaux où les différents groupes de migrants, femmes et hommes (les hommes les ont rejoint plus tard) faisaient leur jardin ensemble. Entre temps, ce sont déjà 70 de ces jardins communaux internationaux qui sont créés dans plusieurs villes d'Allemagne. Il y en a aussi quelques uns à Cologne.

Il est extrêmement important que l'on ait une vision d'ensemble aujourd'hui. Nous ne pouvons pas nous contenter d'installer un îlot de subsistance quelque part dans un village ou dans une ville. Au lieu de cela, nous devons conserver une vision globale parce qu'aujourd'hui nous avons une économie globalisée. C'est simplement un fait.

Il y a quelques principes qui sont aussi modernes aujourd'hui qu'avant. J'en ai déjà mentionné quelques uns. Si ces principes étaient au centre de l'économie, plutôt que l'égoïsme individuel comme c'est le cas aujourd'hui toute l'économie est fondée sur la supposition que le centre est l'utilité individuelle, l'intérêt individuel - **si, à la place, il y avait quelque chose comme l'aide mutuelle, la communalisation, le travail collectif et aussi la joie collective, alors ce serait autre chose.** Quand la consommation et la production sont à ce point séparées, alors c'est aussi problème. Il y a certaines choses qui doivent d'abord entrer dans nos esprits. Ce n'est pas si simple et je peux le constater moi-même. C'est difficile de quitter ce modèle de consommation que nous avons maintenant, alors même que les gens savent que cela ne nous a pas rendus heureux.

Si nous avons une orientation vers la subsistance, alors nous avons besoin d'une technologie différente. [ ?] (Built everywhere into our technology is wear and tear), le rythme de travail est construit sur la technologie et comme je dis toujours, notre technologie n'est pas neutre. Elle est capitaliste. Elle est, de plus, patriarcale, mais je ne veux pas développer ce sujet ici. Nous avons besoin d'une façon différente de penser notre technologie. **Nous avons aussi besoin de nous demander de quelle technologie nous avons besoin pour rendre notre travail plus facile, et pas seulement pour déverser plus de marchandises sur le marché.**

L'idée que la société industrielle et la monoculture industrielle sont les plus productives continue à dominer. Elle ne s'applique pas seulement à l'agriculture, mais aussi à toutes les formes de monocultures, ce type de travail étant vu comme le plus productif et la production de subsistance entièrement improductive. C'est

pourquoi elle n'est pas incluse dans le PIB par exemple. Ce n'est pas productif ; seul ce qui peut être mesuré en argent est productif. Bien-sûr ce n'est pas vrai, y compris ce concept bien connu de productivité, qui est bien trop étroit pour avoir une prise sur la vraie productivité du travail et de la production de subsistance. Cette diversité, cette symbiose entre diverses formes de vie - animaux, plantes et personnes - vivant tous dans un même espace, tous avec leur vitalité et leur « bonne vie », vous ne pouvez la réaliser en combinant ensemble toutes les monocultures que vous voulez.

### **Maria Mies**

([transcription](#) d'une vidéo enregistrée à Cologne par O. Ressler - traduction en français par Deun).

### [Repris de l'endehors.](#)

Du livre "*The subsistence perspective : beyond the globalized economy*"

de Maria Mies et Veronika Bennholdt-Thomsen publié en 1999

"*La perspective de subsistance : au delà de l'économie globalisée*"